

Mary Vienot, comédienne

Une imposante ferme du XIX^e siècle au pied du massif de la Chartreuse. Sous un auvent, une yourte blanche sert de logement à Myriam, la seule fille de la fratrie. Dans le jardin, Sammy, le fils aîné, met la dernière main à une banderole pour un spectacle de rue d'ATD-Quart Monde. Dans la grange transformée en salle de répétition, Michel, le père, ajuste le réglage des projecteurs. À l'écart, son épouse Mary, en costume de scène, se concentre. Dans quelques minutes, elle sera Masha, 85 ans, amie de jeunesse d'Etty Hillesum... Bienvenue dans un monde où le théâtre est une manière de vivre, où l'Évangile ne reste jamais en coulisses. Bienvenue chez Mary Vienot.

● PHOTOS : BRUNO AMSELEM POUR PANORAMA

Maryvonne Buss : Vous présentez, le 5 mai à Chambéry, « Le Souffle d'Etty », une pièce inspirée du journal intime d'Etty Hillesum, cette jeune juive hollandaise morte en 1943 à Auschwitz. Pour vous qui êtes surtout connue pour vos spectacles bibliques, est-ce un tournant ?

Mary Vienot : C'est la première fois, en effet, que je pars d'un texte autre que la Bible : un journal intime, qu'il a fallu « théâtraliser ». D'où cette idée d'inventer un duo entre une grand-mère, Masha, et sa petite-fille Lucy, qui vient de découvrir le journal d'Etty. Je voulais qu'il y ait une rencontre entre générations, et même un conflit d'opinions. Je crois que ce qui m'a le plus motivée, c'est le désir de rejoindre les jeunes. Je suis entourée de jeunes qui n'osent pas parler de Dieu. Il y en a, comme dirait Etty, qui ont « honte de dire Dieu ». Il y en a que Dieu fait rire. D'autres pour qui ce n'est même pas une question. Tous mes spectacles sont traversés par cette interrogation : comment parler de Dieu à tout le monde ?

Le journal d'Etty Hillesum, « Une vie bouleversée », n'a été traduit en français qu'en 1985. Pourtant, il suscite un écho impressionnant...

Je suis très frappée par le nombre de personnes qui lisent Etty aujourd'hui. Nous sommes loin de vivre dans le même contexte qu'elle, la Hollande occupée des années 1940, l'horreur de la Shoah. Et pourtant, d'une certaine façon, nous ressentons les mêmes peurs : peur de manquer, peur que cette civilisation ne dure pas. ...



« L'humour est
une résurrection »

« Faire ce qu'on aime le plus, c'est aussi aider les autres. »

Comme une sensation de vacillement ?

Oui. Un sentiment de fragilité, d'urgence. Les gens sont en quête de l'essentiel. C'est pourquoi les paroles d'Etty ont un sens encore plus fort en ce moment. Quand on la lit, on est rejoint personnellement. Elle a un tel don pour parler de ce qu'elle vit...

Sa photo est en bonne place dans votre bureau, votre salle à manger. Vous avez aussi affiché des extraits de ses paroles ici et là...

Oui, Etty est partout dans la maison. Les enfants rient de nous ! Cela fait un an que cela dure, car nous prenons, Michel et moi, beaucoup de temps avant le travail théâtral lui-même. Des lectures, des recherches... Et il y a eu cette rencontre capitale avec la comédienne Annick Galichet qui joue le rôle de Lucy. C'est étonnant : cela fait dix ans qu'elle aussi, de son côté, cherchait à jouer une pièce sur Etty.

Dans son journal, Etty Hillesum révèle un sacré caractère...

Pour moi, elle est devenue comme une sœur. Et pourtant, combien de fois m'a-t-elle énervée ! Toutes ces lignes pour se demander : « Est-ce que je suis amoureuse de cet homme, ou de celui-là, et comment est-ce que je l'aime, etc. » Dans les textes originaux, cela dure des centaines de pages ! Etty se cherchait beaucoup. Ce qui est phénoménal, c'est ce qu'elle va trouver au cours de ce travail d'écriture.

Et que va-t-elle trouver ?

Cette prière bouleversante : « Mon Dieu, ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous. » Cela va tellement loin. Etty avait une incroyable quête de Dieu. Elle qui ne pratiquait pas s'étonne d'ailleurs de son besoin constant de « s'agenouiller quelque part dans un coin tranquille. » Et moi qui ne suis pas mystique, je me sens son disciple. J'aime le Dieu d'Etty.

Avant Etty, vous avez interprété toute une série de personnages féminins. Il y a eu Maria, la « Samaritaine », Gertrude la femme de ménage... Comment crée-t-on un nouveau personnage ?

C'est tout un travail d'observation. Au fil des personnes observées dans la rue, je constitue une bibliothèque de gestes et de voix. Puis, j'avance avec des improvisations et, petit à petit, le personnage se purifie. Pour Etty, le regard de Michel, qui a assuré la mise en scène, a été très important. Si on travaille seul, on peut se tromper royalement !

Vous avez été très tôt à bonne école. Vous êtes née dans une famille qui aimait passionnément la musique et le théâtre...

Je suis née près de Londres, à Saint-Albans, une ville très vivante de 50 000 habitants. Je suis la dernière de six enfants. Mon père, qui aurait voulu être comédien, travaillait comme

vétérinaire pour la firme Cooper. Il voyageait beaucoup, c'était une belle ouverture pour nous. Ma mère était institutrice et chantait le soir dans une troupe d'opérette. Mes frères jouaient des spectacles en amateur. Malheureusement, j'étais trop petite, je n'avais que le droit de distribuer les programmes !

Comment avez-vous découvert que le théâtre serait une chose essentielle dans votre vie ?

Il m'a fallu du temps. J'ai d'abord animé des ateliers théâtraux dans un hôpital psychiatrique, dans des écoles... Mais je n'osais pas me lancer comme comédienne. Peut-être parce que c'était le frère juste au-dessus de moi que tout le monde destinait à cette carrière. Chacun s'exclamait en le voyant jouer : « Oh, my God ! » (rires). Mes parents ont d'ailleurs été très surpris quand, à 29 ans, je leur ai annoncé que j'entrais dans une école de théâtre à Paris.

Comment le déclic a-t-il eu lieu ?

J'ai pris un an de réflexion en vivant dans différentes communautés chrétiennes, dont celle de Taizé. Et c'est là que j'ai reçu ma vocation.

Reçu ?

Oui, je crois vraiment que Dieu m'a accompagnée dans ce choix. Un jour, je suis sortie en larmes d'un temps de prière en lui disant : « J'en ai marre ! Je te demande sans cesse de m'éclairer et tu ne réponds pas. Maintenant, à toi de jouer. Je lâche prise... » Et immédiatement, j'ai reçu l'image d'un champ entier de fleurs coupées. De très belles fleurs, mais privées de racines. Comme si cela signifiait que je pouvais faire de très belles choses, mais que je n'étais pas assez nourrie. J'ai reçu cette image comme une invitation à me former à ce que j'aimais le plus, le théâtre.

Le travail social n'était pas vraiment votre voie ?

Depuis toujours, je voulais m'engager au service des gens. Mais ce jour-là, j'ai réalisé que le désir d'aider ne suffit pas. Faire ce qu'on aime le plus, c'est aussi aider les autres. En comprenant cela, j'ai ressenti un très grand sentiment de liberté.

Vous avez choisi d'incarner dans plusieurs spectacles un personnage très fort : le clown. C'est une vocation dans la vocation ?

J'avais cela en moi, mais je ne le savais pas. Mais je n'ai sûrement pas choisi par hasard l'École de théâtre Jacques-Lecoq,



Le souffle d'Etty (extrait du spectacle)

Masha (Mary Vienot) a 85 ans, Lucy (Annick Galichet), sa petite-fille, 35 ans. Masha raconte à Lucy comment elle a connu Etty jeune fille.

Masha : Une fois, il pleuvait tellement fort, tous mes vêtements étaient mouillés. Etty les a séchés autour du poêle et m'a prêté une robe en laine. C'est là que l'après-midi, ils ont fait de la musique. Ce jour-là, ils étaient tous là : Gera, Tide, Liesl, Spier, Frans...

Lucy : Ils aimaient Schubert... Si on chantait un lied ?

(Masha pose sa canne sur le piano. Toutes deux chantent.)

Masha : Ah, cette paix... Tu vois Lucy, cette époque... Tu voulais la connaître... Au milieu de 1941,

arrestations, terreur, camps de concentration, des pères, des sœurs, des frères arrachés arbitrairement à leurs proches. On cherchait le sens à cette vie, on se demandait si elle en avait encore un. (Lucy joue du piano et tout en jouant, elle cite le journal d'Etty) : « J'ai essayé de regarder au fond des yeux la souffrance de l'humanité, je me suis expliquée avec elle, la grande absurdité a fait place à un peu d'ordre et de cohérence, et me voilà capable de continuer mon chemin. »



« Le souffle d'Etty » sera joué les 5 et 6 mai à Cognin (Savoie), à 20 heures à l'école de La Forgerie ; le 17 septembre à Chasselay (Isère), à 20 heures ; du 12 au 15 octobre à Lyon, à 20 heures au théâtre des Carmes ; les 17, 18 et 19 novembre à Puteaux (Hauts-de-Seine), à 20 h 30 à la salle du Navire. Rens. : 04 76 97 81 11. www.compagnielepuits.com E-mail : contact@compagnielepuits.com

une école basée sur le mime. Jusque-là, dans le théâtre de « texte », j'avais essayé d'approfondir des personnages, mais je n'avais pas encore puisé en moi comme on le fait pour le clown. Je n'oublierai jamais mon premier cours de clown. C'était comme une naissance.

Racontez-nous...

Nous étions trente-cinq élèves, de toutes nationalités. Jacques Lecoq est arrivé avec un bâton sur lequel étaient suspendus trente-cinq nez rouges. Il nous a mis en rond et il nous a dit : « Le thème, c'est : "Faites-nous rire". Vous avez là-bas des costumes. Vous avez dix minutes. » Terrible ! J'ai enfilé une robe, mis un chapeau... Et j'ai immédiatement trouvé mon...

Fonder une compagnie théâtrale dans un village de montagne, y élever cinq enfants et (accessoirement) trois ânes... Vingt-et-un ans plus tard, le pari de Mary et Michel Vienot a porté ses fruits.

« On regarde le ciel, mais si on trouve Dieu, c'est en bas. »

... personnage. Fort et fragile. À la fois ouvert et fermé, apeuré. Et ce moment où l'on est perdu est justement celui où les gens se mettent à rire... Plus ils rient, plus on est nu. En travaillant ces extrêmes, on va très loin. On se retrouve face à nos faiblesses, à notre peur de l'autre. Face à la mort. C'est pour cela que cela fait mal, parfois, le travail du clown.

En même temps, chez Gertrude, la femme de ménage qui traverse plusieurs millénaires d'histoire biblique avec son plumeau et son nez rouge, il y a une truculence, un appétit de vie...

Oui, Gertrude, c'est l'appétit de vie, la curiosité, la naïveté. Elle ose poser les questions que tout le monde a envie de poser. C'est une spontanéité qui vient du cœur, qui dit les choses telles qu'elles sont : les grandes joies, les grandes misères. Un peu comme chez ces femmes que Michel et moi avons connues quand nous travaillions pour ATD-Quart Monde. Elles qui avaient tant vécu avaient tant à dire. Oui, ces rencontres nous ont beaucoup nourris. Donner la parole aux petits, c'était tout le combat du Père Joseph (1)...

... et celui de la compagnie « Le Puits » ?

C'est la même source, bien sûr. Et le puits, c'est celui de la Samaritaine. Dans mon spectacle « Berthe se jette à l'eau »,



Maria, le personnage principal, est une serveuse qui accumule les « maris » comme la Samaritaine de l'évangile de Jean. Pourquoi la Samaritaine va-t-elle au puits en plein midi, à l'heure la plus chaude ? Parce qu'elle est sûre de n'être pas vue, elle que l'on a rejetée à cause de ses cinq maris. Mais pourquoi donc a-t-elle eu besoin de cinq maris ? Qui attendait-elle au fond d'elle-même ? La question fondamentale est là.

Vos enfants, petits, ils supportaient une mère clown ?

(rires) Il faudrait leur demander ! Je crois que oui. J'espère que oui.

En tout cas, ils ont repris le flambeau.

Sammy, notre aîné, est musicien. Myriam est comédienne et chanteuse. Mikaël, le troisième, est acrobate. Si je remonte à ma grand-mère qui elle aussi était passionnée de théâtre, nous en sommes maintenant à la quatrième génération ! Ce n'est pas une transmission que j'ai recherchée, mais comment dit-on, déjà, en français : « Les chiens ne font pas de chats » ?

Économiquement, c'est viable d'être comédiens et parents de famille nombreuse ?

Notre chance, depuis que nous sommes arrivés ici à Barraux, en Isère, c'est d'avoir créé cinq spectacles – six maintenant, avec « Le souffle d'Etty » – qui tournent tout le temps. Une pièce comme « Le Pays d'Igor » a été jouée plus de cinq cents fois ! Il faut juste accepter de vivre sans savoir ce que donnera le budget trois mois plus tard (rires).

Vous avez joué « Cœur à cœur » au Festival « off » d'Avignon. C'est important, pour vous, la reconnaissance d'une audience plus large que celle du « public catho » ?

On ne fait pas un théâtre « pour plaire aux cathos. » Il faut d'abord faire un théâtre qui est fort, qui est exigeant, qui va loin. Parfois, les milieux croyants peuvent être très complaisants. Il suffirait de faire quelque chose sur la Bible et ça serait merveilleux. Non ! Le leurre, quand on joue dans des réseaux, c'est de chercher à correspondre à un message.

Par exemple ?

Dans « Cœur à cœur », je raconte l'histoire de Marie de Magdala et la mienne, ma vie de mère d'enfant handicapé [Igor, 24 ans, le quatrième enfant de Michel et Mary Vienot, est autiste. Ndlr]. Par amour, Marie de Magdala a accompagné le Christ jusqu'à sa mort. À ma manière, c'est aussi ce que je fais avec Igor. Et c'est précisément la juxtaposition de ces deux histoires qui me permet de parler de la puissance

de l'amour. Eh bien, les personnes qui viennent uniquement pour l'histoire de Marie de Magdala n'entendent plus la suite. Et celles qui sont d'abord intéressées par le handicap disent : « Ah, mais le spectacle a démarré quand vous avez commencé à parler de votre fils ! » C'est pour cela qu'il faut se confronter à d'autres publics.

Encore faut-il pouvoir être programmé sur une scène publique, ce qui ne va pas de soi au pays de la laïcité...

Étant anglaise, je viens d'ailleurs. Et c'est peut-être pour cela que j'ai cette liberté de vouloir parler de Dieu sur la scène publique. Moi, comme anglaise, je n'ai aucun problème avec la laïcité ! Et je ne vois pas pourquoi un spectacle comme « Cœur à cœur » n'intéresserait pas tout le monde.

Vous avez grandi en Angleterre comme catholique, c'est-à-dire au sein d'une minorité. Cela a-t-il coloré votre foi ?

Être catholique parmi les anglicans, c'est un peu comme être protestant en France ! Mais grâce à ma mère, la foi de mon enfance a été une foi heureuse. Le Dieu de ma mère était un Dieu plein de tendresse.

Vous racontez dans « Foi de clown » (2) cette anecdote frappante. En famille, vous aviez pris l'habitude de prier pour une voisine atteinte d'un cancer. Un soir, lassée, vous dites à Dieu : « Si c'est mieux pour elle, faites qu'elle meure. » Et le lendemain, votre voisine meurt...

Sur le moment, j'étais terrifiée ! Mais en réalité, je crois vraiment que Dieu m'a entendue. Il a entendu ma prière naïve d'enfant.

Vous pensez vraiment que Dieu vous répond ?

Mais oui. Bien sûr, il y a des moments de désert, de silence. Mais tant que je l'accompagne, il m'accompagne. Dieu est un ami et un Père qui prend soin de moi. En particulier dans les temps de prière plus soutenue, lorsque je fais une retraite. Avec Michel, nous sommes membres de la communion du Chemin Neuf et nous faisons une retraite par an. Nous nous sentons très proches aussi des communautés de l'Arche.

Dans « Cœur à cœur », votre personnage de mère accablée de fatigue interpelle Dieu avec force : « Oh, t'es là ? C'est quand tu veux ! » C'est à la fois drôle et déchirant...



Pourquoi cela fait-il rire ? Parce que cela nous arrive à tous ! On regarde le ciel, mais si on trouve Dieu, c'est en bas. En chacun de nous. Etty comprenait vraiment cela : creuser le divin en nous.

Dans votre bureau qui donne sur les prés, vous avez aménagé un petit oratoire. La prière, dans vos journées, c'est important ?

Je prie tous les matins. Avec Annick, qui joue avec moi dans « Le souffle d'Etty », je prie aussi avant chaque répétition. C'est ainsi depuis le début : avant chaque spectacle, je demande à l'Esprit de nous inspirer. De nous inspirer vraiment. Et là, c'est compliqué.

En haut :
essai de
costumes par
Mary, sous
l'œil amusé
de son
mari Michel.
En bas :
répétition du
« Souffle
d'Etty », avec
Annick
Galichet (à d.).

... Pourquoi est-ce compliqué ?

Parce qu'en tant que comédiens, nous sommes imbibés de nous-mêmes ! Attention, je ne crois pas que Dieu nous demande d'être humbles au point de ne pas rechercher les regards. Surtout s'il nous a donné le talent d'être comédiens. Mais je lui demande que mon art soit inspiré.

Vous évoquez, dans « Foi de clown », votre arrivée ici même il y a vingt ans. La maison était inhabitable ; le cinquième venait de naître ; Igor, votre fils autiste, n'avait pas de mode de garde... Et vous choisissez ce moment-là pour créer un nouveau spectacle ! Si vous aviez renoncé à ce métier, vous auriez perdu une partie de vous-même ? Je crois, oui. C'est tellement ce que j'aime faire. Cela dit, je ne comprends toujours pas comment nous avons pu tenir ! Heureusement, avec Michel, nous pouvions nous libérer pour assumer les enfants à tour de rôle. Le théâtre, chez nous, c'est vraiment une aventure de couple. Comme tout ce que nous avons vécu avec Igor.

Il faut du temps pour accepter d'avoir un enfant handicapé ?

J'ai mis du temps, et Michel encore plus. C'est pourquoi je comprends très bien que des parents qui viennent d'accueillir un enfant handicapé ne puissent pas voir tout de suite « Le pays d'Igor ». C'est trop tôt.

C'est pour cette raison que les bonnes paroles du type « Ça va s'arranger », vous ne les supportez pas ? On sent chez vous une colère qui ne demande qu'à éclater...

Oui, ce sont des paroles qui me mettent en colère parce qu'en essayant d'arrondir les angles, elles nient la souffrance. C'est comme si nous n'avions pas le droit de pleurer.

Quand Igor est né, vous auriez préféré qu'on vous dise : « Pas de chance, ça va vraiment être dur » ?



© BRUNO ANSELMON SIGNATURES POUR PANORAMA

Une vie sur les planches



1947 Naissance à Saint-Albans (Angleterre).

1969 Se forme à l'enseignement du théâtre à l'université de Liverpool.

1976 Suit à Paris les cours de l'École de théâtre Jacques-Lecoq.

1979 Mariage avec Michel.

1978-1989 Volontaire à ATD-Quart monde avec son mari Michel, où tous deux créent le « Théâtre de l'Oiseau ».

1981 Naissance de Sammy, puis de Myriam (1982), Mikael (1983), Igor (1986), Gabriel (1989).

1990 Fondation de la compagnie Le Puits.

1990-2011 Création des pièces de théâtre « Berthe se jette à l'eau, ou la Samaritaine selon saint Jean » (1990), « Le Pays d'Igor » (1993), « Gertrude et le plumeau, à dos d'âne à travers la Bible » (2000), « J'inspire Shakespeare » (2002), « Cœur à cœur » (2007), « Le Souffle d'Etty » (2011).

Non, bien sûr ! Mais tout simplement : comment te sens-tu ? Que comptes-tu faire ? Qu'on soit dans le réel.

Au cœur de la vie absurde du camp de transit de Westerbork, à côté d'Amsterdam, Etty Hillesum écrit : « Quand on prend le réel, on le hisse sur ses épaules. »

C'est exactement cela... (*Silence*) Alors que quand on en reste à la représentation de la souffrance, on est tétanisé. Mais à l'époque, je n'avais pas les mots pour comprendre ce qui m'arrivait.

Les « bonnes paroles » vous empêchaient d'exprimer vos larmes. Mais elles empêchent aussi les gens qui s'adressent à vous d'exprimer les leurs...

Bien sûr ! Parce qu'on a trop peur de ce que la souffrance des autres va remuer en soi. Jean Vanier, le fondateur de l'Arche, le dit très bien. La personne avec un handicap révèle la fragilité, la maladie et la mort. Et on préfère fuir tout cela. Je peux compter sur une main le nombre de personnes qui invitent Igor chez elles.

N'est-ce pas parce qu'il faudrait du temps ?

Oui, il faut le temps de la rencontre. Quelqu'un comme Igor prend du temps et pas seulement parce qu'il faut l'habiller, le nourrir et le laver. C'est une question de présence. Est-ce qu'on est prêt, quand on invite quelqu'un, à lui être présent ? Dans nos vies de fous, nous n'avons peut-être plus le temps pour cela... Dans « Cœur à cœur », j'évoque cette amie qui m'invite à déjeuner au retour d'une journée terrible de consultation médicale avec Igor. Si elle ne l'avait pas fait, j'aurais survécu ! Mais elle a su qu'il fallait le faire.

La maladie d'Igor vous a-t-elle donné plus de courage pour aller vers les gens qui vont mal ?

Je crois, oui. Parce que je sais maintenant que la première chose que l'on peut offrir, c'est soi-même. C'est comme lorsqu'on ne sait pas quoi écrire à une personne qui vit un deuil. Mais ce n'est pas grave ! Dites que vous ne savez pas quoi dire, mais dites quelque chose ! Faites un geste, même maladroit, mais faites-le. Parce que la maladroitness (*sic*), ce n'est pas grave !

La maladresse...

La maladroitness... c'est pas mal, ça ! (*rires*) La maladresse révèle notre fragilité, donc notre humanité. Et c'est cela, qu'il faut offrir aux autres.

Vous dites souvent : « Igor m'emmène loin vers le bas et loin vers le haut. »

Oui, nous sommes allés loin dans les larmes... Mais on rit beaucoup aussi avec Igor ! Bizarrement, c'est cette souffrance qui permet la joie.

Parce qu'on connaît le poids des choses ?

C'est comme si, plus on allait vers le bas, plus on pouvait monter. Dans « Cœur à Cœur », je raconte qu'il a fallu beaucoup de temps à Igor pour savoir enfiler son pull par la tête. Et j'ajoute : « Pour tirer le bas du pull, ce sera l'année prochaine. » Cela fait rire, et tant mieux ! Les gens ont besoin de savoir que dans la souffrance, l'humour est possible, malgré tout. Comme une petite résurrection... Chez Etty aussi, l'humour est très présent.

Etty Hillesum est morte à 29 ans. Elle avait l'âge de vos aînés. Pensez-vous qu'elle puisse rejoindre les jeunes d'aujourd'hui ?

Bien sûr. Il y a tant de jeunes qui ont une recherche spirituelle, même s'ils ne pratiquent pas ! Je suis très impressionnée par le désir de justice présent aujourd'hui chez ceux qui s'engagent, par exemple, dans de nouvelles manières de vivre moins égoïstes, plus écologiques... Est-ce que ce n'est pas évangélique, ça ? À nous, chrétiens, d'être inventifs, de dire et de redire que l'Évangile est un lieu de justice et de charité. Nous devons construire des ponts pour les jeunes. J'espère que « Le souffle d'Etty » en est un. ●

(1) *Le Père Joseph Wresinski (1917-1988) est le fondateur d'ATD-Quart Monde, en 1957. Présent dans vingt-neuf pays, ce mouvement d'Église est à l'origine de la Journée mondiale du refus de la misère (17 octobre).*
(2) « Foi de clown », Éditions de l'Atelier (2004).



Les spectacles

Le pays d'Igor. Le 21 octobre à Villefranche (Rhône), salle de l'Atelier. Séance scolaire à 14 h 30, tout public à 20 h 30.

Gertrude et le plumeau, à dos d'âne à travers la Bible. Le 27 mai à Coucouron (Ardèche), à la salle polyvalente, à 20 h 30 ; le 29 mai à Saint-Bernard-du-Touvet (Isère), au monastère des Petites-Roches, à 17 heures.

Cœur à cœur. Le 13 mai à Saint-Marcel-lès-Valence (Drôme), Espace Liberté, à 14 heures (séance scolaire) ; le 14 mai, même lieu, à 20 heures ; le 19 mai à Angers, à la Maison pour tous de Monplaisir, à 20 h 30, 3 rue de l'Écriture ; le 9 octobre au Centre culturel Champvillard, Irigny (Rhône) à 17 heures.

Igor (chemise rayée) fêtera ses 25 ans le 13 août prochain. À la rentrée, il rejoindra la communauté de l'Arche à Chambéry.